



CONTE DE LA MONTAGNE

LE LOUP-GAROU

À cette époque, raconta grand'mère, nous étions cinq filles à marier au Mazeville. C'était largement suffisant pour attirer un nombre respectable de prétendants des quatre coins de la paroisse de Fraize, ce qui ne faisait pas l'affaire des garçons du hameau, car ils regardaient d'un mauvais œil ceux qui n'étaient pas d'en dessous le moutier.

À plus forte raison supportaient-ils difficilement les boubes des villages voisins ; ils leur jouaient des tours pendables, cherchant à les couvrir de ridicule, recourant même à la menace pour écarter les importuns.

Quelques uns, qui voulurent passer outre, après avoir été malmenés, furent reconduits chez eux par deux ou trois solides gaillards armés de gourdins.

Le grand Houssemand, le sabotier, était l'âme de cette résistance ; il faisait bonne garde autour de nous et nous courtoisait toutes, histoire d'évincer ceux qui lui déplaisaient.

Au fond, pour qui savait le prendre, il n'était pas bien méchant, et plusieurs garçons, quoique étrangers, obtinrent facilement droit de passage en lui payant quelques bonnes bouteilles.

Mais quand un *galant* ayant des chances de plaire, grâce à ses biens ou à ses bonnes manières, osait se présenter dans une famille sans l'agrément du sabotier, celui-ci réunissait ses fidèles, et, en voisin accoutumé à être reçu à toute heure, il accourait s'installer près du nouveau venu.

Pour commencer, il ne manquait pas de lui servir, en guise de bienvenue, le vieux dicton à double sens qu'il tenait de son grand-père le sagard : « In' scoh' ho do leu vaut meu qu'enne piendche d'auteur leu (¹) ». Cela signifiait qu'à son avis un rustre du hameau, sous sa rude écorce, devait être préféré à un étranger dont la belle tournure pouvait cacher des défauts insoupçonnés.

Et les railleries, les sous-entendus pleuvaient dru, jusqu'à ce que l'intrus s'éloignât ou entrât à composition.

¹ Un chon de la localité a plus de valeur qu'une planche d'origine étrangère.

Un soir d'hiver que les loures se tenaient chez nous, un nouveau soupirant se présenta. C'était le Mandrosé ⁽²⁾, gaillard taillé en hercule, mais aux allures timides et - gauches, très gêné dans des habits tout neufs qu'il endossait, par coquetterie, pour aller *voir les béiesses*.

Comme il passait pour simple d'esprit et très fanfaron, son entrée fut bien accueillie par l'assistance : on allait s'amuser.

Charmé de cette réception cordiale, mis à l'aise par quelques flatteries suivies de plusieurs petits verres vite absorbés, il commença à faire la roue, heureux de montrer, pour qu'on les admirât, sa casquette de fourrure, ses bottes à hautes tiges et sa belle *blaude* dont le col, le plastron et les parements étaient ornés de passementeries.

Puis, lancé, il parla de sa maison, de ses prés, de ses champs, de ses bœufs, faisant l'inventaire complet de tous ses biens meubles et immeubles.

Vainement Houssemand agacé lui jeta à la face son habituelle sentence, le gars ne comprenait rien à ces finesses.

Un autre alors l'interpella, moqueur :

« Hé ! Mandrosé, je parie que tu n'as pas vu, le loup ?

— Quel loup ? demanda-t-il innocemment, troublé par cette diversion ;

— Le loup-garou, donc ; on dit qu'il parcourt la forêt de Mandray.

— Non, je ne l'ai pas encore vu.

— Tu en aurais peur, si tu le voyais.

— C'est le contraire, affirma le sabotier ; je suis certain qu'en apercevant un Mandrosé, le loup prendrait peur et s'enfuirait ».

L'autre tint cela pour un compliment. Flatté dans sa force dont il tirait vanité, il déclara qu'il ne craignait rien au monde, fût-ce même un loup ou un revenant.

Les uns mettant en doute sa bravoure, les autres prenant son parti, ils l'amenèrent à point voulu et le décidèrent à relever le défi, à tenter l'épreuve.

D'après la tradition, les bois du Belrepaire furent de tout temps le refuge des loups de la région. C'est de ce côté que Houssemand se proposait d'amener sa victime sous prétexte que, ce même soir, une chasse en traque avait des chances de réussir.

C'était, bien entendu, une chasse fantaisiste : les mystificateurs, munis de fourches, devaient remplir le rôle de traqueurs, pendant que seul, et armé d'un fléau, le Mandrosé serait posté à l'affût.

Il faisait un superbe clair de lune et un froid... ma foi, un vrai froid de loup ; la neige crissait sous les pieds et on grelottait rien qu'à mettre le nez dehors.

Mais le désir de se signaler aux yeux des filles du pays ne permettait aucune hésitation au futur tueur de loups ; plein d'ardeur il pressait ses compagnons.

Ceux-ci le conduisirent derrière le Belrepaire, au sommet de Heindlmont, et le placèrent là, le fléau levé. Tous s'éloignèrent ensuite, soi-disant pour faire leur office de rabatteurs ; en réalité, ils abandonnèrent le pauvre bougre, et, après dix minutes d'une course folle, ils étaient de retour au hameau.

Bientôt toute la population, mise au courant et rassemblée sur le chemin des Aulnes, s'esclaffait en apercevant à l'horizon la silhouette noire du guetteur qui se détachait sur le ciel clair.

² Originaire de Mandray.

Tout rempli de l'importance de son rôle, le naïf garçon se tenait droit au sommet du mont, attendant que le loup, chassé du bois, vint passer à ses pieds, sur la piste. Il devait grelotter, mais n'osait bouger. Seulement, de temps à autre, fatigué sans doute, il abaissait son fléau.

Après deux heures de faction, il dut se douter qu'il avait été berné ; tout penaud et à demi-gelé, il rejoignit son village, emportant, comme souvenir, son arme d'occasion.

Mais on ne le revit plus dans notre vallée. Il devint même la risée de ses concitoyens qui lui décernèrent le surnom de loup-garou. Ses petits enfants le portent encore de nos jours.

J. VALENTIN.

